Ire Partie — Leçon XVIIIe

Les décisions des conciles généraux sont-elles toujours infaillibles?

Oui, les décisions des conciles généraux sont toujours infaillibles, car ces conciles représentent l'Eglise universelle.

Quand l'Eglise ne s'assemble pas en concile, comment rend-elle ses décisions?

Quand l'Eglise ne s'assemble pas en concile, elle rend ses décisions par l'organe du souverain Pontife, son chef.

Les décisions que l'Eglise donne sans s'assembler en concile ont-elles la même autorité que celles qu'elle donne dans les conciles généraux?

Oui, ces décisions ont la même autorité, car l'Eglise est toujours infaillible, qu'elle parle par ses conciles ou par l'organe de son chef.

Nous empruntons l'article suivant au journal *le Nouveau Monde*, de Montréal (numéro du 12 août 1869). Le fait touchant qui s'y trouve raconté à la fin a été communiqué par Mgr l'Evêque de Montréal à la *Correspondance de Rome*, et reproduit par la plupart des journaux religieux de France.

« Nous avons eu le bonheur de voir le révérend et vénéré P. Lacombe, o. m. i. : il nous a parlé pendant un temps qui nous a paru bien court, car nous aurions toujours voulu le contempler, et sa parole ne nous aurait jamais lassé. Aussi fallait-il voir l'éclair qui s'allumait dans ses yeux en nous parlant de ses conquêtes et de ses chères âmes! Son corps amaigri et nerveux se redressait; sur sa figure austère il y avait comme un sourire de satisfaction angélique. L'amour transforme, et celui qui possède ce don divin, fruit de la foi, a la beauté véritable. Plus ses vêtements sont humbles, plus ses glorieux membres portent la cicatrice de ce martyre à longue échéance qu'on

appelle « vie du Missionnaire », et plus le chrétien baise avec respect la trace lumineuse qu'il laisse derrière lui.

« Cet homme que nous avons ainsi vénéré pendant quelques instants, c'est un fils du Canada, l'enfant d'une humble famille de cultivateurs, qui, à peine oint du Seigneur, s'en allait porter la bonne nouvelle aux tribus sauvages des grandes prairies de l'Ouest et du Nord-Ouest. Il y a de cela vingt années, et sur ce laps de temps qui embrasse une vie d'homme, il a été dix-sept ans sans revoir les siens, sans fouler sous son pied le sol de la patrie. A son retour il a trouvé le foyer paternel éteint, sa mère restée presque seule survivante de ceux qu'il avait salués à son départ, et son pays presque méconnaissable.

« Parti le 10 mai de Saint-Albert, siége du vicariat apostolique de la Siskatchewan, il n'est arrivé en Canada qu'après deux mois de marche, le 8 juillet 1869. Que de traits providentiels et admirables dans ce voyage que nous nous sommes fait raconter !

« Le P. LACOMBE, au lieu de descendre la Siskatchewan, et de venir en Canada par la route ordinaire, avait pour instructions de Mgr. GRANDIN de longer les montagnes Rocheuses, jusqu'à ce qu'il rencontrât la tête du Missouri, et de se rendre ensuite à Saint-Louis par les bateaux de cette grande rivière.

« Le transport des effets à Saint-Albert par Saint-Boniface coûte cher, et Mgr GRANDIN voulait s'assurer si, par la voie du Missouri, il n'épargnerait pas quelque argent à sa pauvre caisse d'Evêque missionnaire. Le P. LACOMBE mit vingt jours de marche à traverser ces immenses prairies, et il comptait 500 milles (804 kilomètres), au moment où il arrivait au fort Benton, terminus de la navigation du Missouri. Sans le sou, désappointé, notre vénéré voyageur avait décidé de refaire la route de la prairie et de retourner vers le nord, quand plusieurs Canadiens,

apprenant qui il était, viennent le voir, s'empressent autour de lui et s'intéressent à ses affaires.

« Ils l'emmènent chez l'agent des bateaux à vapeur, qui est un catholique ; puis tous ensemble se présentent au capitaine du vaisseau en partance, et on lui expose le cas du pauvre Missionnaire. — « Oui, venez, mon Père, lui « dit cet homme ; venez à mon bord : vous y serez chez « vous, je suis vraiment heureux de pouvoir faire quelque « chose pour un Missionnaire. » Et cependant ce capitaine était protestant. C'est le même qui, la veille d'arriver à Saint-Louis, après une navigation de dix-sept jours et de 3,112 milles, disait au Missionnaire qui était venu le remercier : — « Ah ! mon Père, priez pour moi ; c'est « tout ce que je vous demande. Je suis à la tête d'une « grande entreprise où toute ma fortune est engagée ; « j'ai besoin de prières pour réussir. »

« Qu'il soit tranquille ; non-seulement le Prêtre du Nord-Ouest, qu'il a fait son hôte, priera pour le succès de ses affaires temporelles, mais il se souviendra de son âme, et espérons que la récompense du verre d'eau froide ne sera pas perdue pour elle.

« Cependant le P. Lacombe n'avait pas fait fortune en chemin, et à Saint-Louis sa bourse n'était guère plus grosse qu'au fort Benton. Quel n'est pas son étonnement de recevoir, avant de débarquer, une somme de 65 dollars (325 francs), que ses compagnons de voyage, Canadiens, Américains, catholiques, protestants, le prient d'accepter pour ses frais de retour jusqu'en Canada ! La Providence pouvait-elle se manifester d'une façon plus évidente ?

« Tel fut le voyage du P. Lacombe. Il a été la répétition de ses courses dans les immenses solitudes du Nord-Ouest, pour l'assistance que son Maître ne lui a pas refusée. Dans le désert de la prairie, le Missionnaire se trouve

davantage sous la main de Dieu, car souvent, avec son compagnon, ils sont à eux deux les seuls êtres vivants de ces vastes régions désolées et arides. Viennent les provisions à manquer, soit parce que le camp des sauvages est parti du lieu fixé, soit par suite de survenants, familles abandonnées et traînards à la suite des camps : où trouver la nourriture ? car le Missionnaire a partagé sa dernière bouchée de pemmikan avec les affamés qui l'ont rejoint. Que faire ?

« Nos regards se tournent vers Dieu, et sa providence, nous disait le P. LACOMBE, ne nous a jamais fait défaut. Il s'est écoulé quelquefois jusqu'à quinze jours, sans que nous eussions la moindre subsistance réelle à mettre sous la dent. Au moment où nous allions sacrifier nos bêtes de somme, ou nous coucher pour mourir, le bon Dieu venait à notre secours. Nous étions sauvés. »

« Est-il surprenant que le Prêtre ait autant d'influence sur les tribus sauvages et en soit aussi vénéré, quand on songe aux privations constantes du nécessaire qu'il s'impose, pour leur porter la lumière de l'Evangile ? Les Cris ont une grande expression pour désigner ces hommes de Dieu : ils les appellent *les Français divins*, hommage magnifique à Dieu et à la France !

« Voici un trait de la foi qui éclate souvent chez les peuplades errantes, que le Missionnaire du Nord-Ouest suit des semaines et des mois entiers, pour y faire pénétrer les vérités de la religion. La vénération pour PIE IX a traversé les mers et pénétré jusqu'à l'extrême nord de l'Amérique septentrionale. Là aussi, on a conçu une sublime idée du futur concile œcuménique. Dans cette région lointaine, dans ce pays de glaces et de neiges, il y a des cœurs de sauvages qui aiment le Père commun de tous les hommes, et qui forment des vœux ardents pour le plein succès de cette grande assemblée religieuse.

« C'était en février dernier. Le P. LACOMBE était depuis quelque temps campé avec une tribu, lorsqu'un soir arrive un courrier de Saint-Albert, qui lui apportait ses lettres de la part de Mgr GRANDIN. Il y avait plusieurs sauvages en ce moment dans la loge du P. LACOMBE. Comme on le pense bien, le bon Père se mit de suite à dépouiller sa correspondance, car souvent le Missionnaire en course apostolique ne la reçoit qu'une fois par année. Les sauvages le voyant verser des larmes, à la lecture d'une de ces lettres, le grand chef appelé *l'Herbe odoriférante* lui en demanda la raison : — « C'est parce que, répondit le Mis-« sionnaire, cette lettre m'apprend la mort de mon père et « plusieurs autres nouvelles tristes et affligeantes. — Mais, « mon Père, reprit le chef, tu nous as dit que dans de « telles circonstances, il ne fallait pas pleurer, mais se « soumettre avec résignation à la volonté du Grand-Esprit. « Eh! bien, pour nous donner l'exemple, tire quelques « bouchées de ce calumet. » (Chez ces tribus sauvages, on fume le calumet pour montrer que l'on se résigne à la divine providence.)

« Le Missionnaire se garda bien de ne pas répondre à cette invitation, qu'il considéra comme une excellente leçon que lui donnait son intelligent catéchumène. »

« Puis, continuant à développer son paquet de lettres, la bulle de convocation du prochain concile œcuménique lui tomba sous la main. En la lisant, sa figure devint rayonnante de joie, si bien que les sauvages en furent frappés. Alors le grand chef lui dit :

— « Le papier que tu lis, mon Père, doit te donner de bien bonnes nouvelles pour que tu paraisses si content?

— « En effet, répond le Missionnaire, j'y trouve une bonne et grande nouvelle, c'est que le *grand maître de la prière* appelle auprès de lui tous les autres *maîtres de la prière*. — Comment se nomme-t-il, ce grand maître de la

prière ? — Il se nomme PIE IX. — Suis-je digne de prononcer ce nom du *grand maître de la prière* ? — Oui, tu le peux, car tu es catéchumène, et vous serez tous avant peu les enfants de PIE IX. — Eh bien ! répète-le donc, ce nom du grand chef de la prière, pour que nous l'apprenions. »

« Le Missionnaire ému prononça le nom auguste de PIE IX à plusieurs reprises...

« Alors, nous dit le P. LACOMBE, je vis un spectacle unique dans ma vie : le vieux chef se leva avec les siens, son visage parut se transfigurer, et avec une expression extraordinaire de respect, il répéta deux fois d'une voix forte : PIE IX ! PIE IX ! Puis s'adressant aux sauvages : « Levez-vous, leur dit-il d'un ton pénétré, et dites PIE IX ! » Et tous de répéter après lui : PIE IX ! »

— « Maintenant, reprit *l'Herbe odoriférante*, Wikaskiseyin, montre-moi la place ou le chef des Français divins a mis la main et fait son signe. »

« Le Missionnaire lui indiqua la signature du Saint-Père : le vieux chef la baisa avec amour et vénération, et tous firent comme lui. »

« Je pleurais, ajoutait le P. LACOMBE en voyant l'auguste nom de notre Père commun toucher tout seul et si profondément le cœur et l'esprit de mes sauvages, et je ne pouvais m'empêcher de songer que c'était peut-être un dédommagement aux blasphèmes dont ce nom vénéré est l'objet parmi les nations qui se disent civilisées. »

« Le Missionnaire se mit ensuite à expliquer à ses sauvages les raisons pour lesquelles le *grand maître de la prière* réunissait ainsi auprès de lui tous les autres *maîtres de la prière*, et comme il insistait sur l'intention qu'avait le Pape de remédier aux crimes de toute espèce qui désolent le monde entier ; le grand chef, levant les yeux au ciel, fit cette courte mais énergique prière :

« O Grand-Esprit, accorde à PIE IX de réussir dans tous ses desseins. »

Notre T.-R. P. Général est parti de Rome le 20 février, accompagné par le R P. AUBERT et le Fr. COLLIN. Ils sont arrivés à Paris le 2 mars à midi, après un petit séjour en Provence. Parmi les nombreuses consolations qu'a valu à notre Père Général son séjour dans la ville éternelle, au milieu de circonstances si propres à élever l'âme et à émouvoir la foi, nous devons noter celle qui lui est venue dernièrement de l'approbation par le Saint-Siége des décisions de notre dernier Chapitre général. Mais comme en ce monde il n'est point de joie sans mélange, la mort si regrettable du R. P. James GUBBINS, arrivée le 28 décembre, a bien douloureusement contristé son cœur de Pere. A peine de retour à Paris, il s'est empressé d'envoyer à Rome le R. P. SOULLIER, pour y prendre la suite de nos affaires, de concert avec le R. P. MARTINET, et suivre la marche du concile, en ce moment surtout où vont se traiter les questions relatives aux Religieux.

Nous annoncions dans notre dernier numéro que Mgr BONJEAN ne viendrait pas au concile. Au moment où cela s'imprimait, ce cher prélat était en route vers la ville éternelle, convoqué par la Propagande pour assister à des conférences spéciales que doivent tenir tous les vicaires apostoliques de l'Inde, sur plusieurs questions d'une importance vitale. Il est arrivé à Rome vers la fin de décembre.

Mgr TACHÉ et Mgr CLUT ont obtenu l'autorisation de quitter le concile. Mgr de Saint-Boniface a été prié par le gouvernement du Canada de revenir en toute hâte, afin d'arrêter, par sa médiation, si universellement respectée, la guerre qui menaçait d'éclater entre ce gouvernement

